

De l'emprise à la caresse, le temps... d'un moment sublimatoire

Viviane Chetrit-Vatine

DANS **REVUE FRANÇAISE DE PSYCHANALYSE** 2005/5 Vol. 69 , PAGES 1495 À 1503
ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE**

ISSN 0035-2942

ISBN 2130552528

DOI 10.3917/rfp.695.1495

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-francaise-de-psychanalyse-2005-5-page-1495?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses Universitaires de France.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

III — *Articulations*

De l'emprise à la caresse, le temps... d'un moment sublimatoire

Viviane CHETRIT-VATINE

TEMPS ARRÊTÉ OU TEMPS MOUVANT ?

« Je propose de situer la perte et la sublimation sur un vecteur orienté vers le futur, vers un projet », nous annonçait Évelyne Sechaud dans la conférence d'introduction de son rapport. Denys Ribas, dans son intervention, a souligné le rapport – négatif – au temps, dans la sublimation : il a présenté « la sublimation comme immobilisant le temps dans la trace » et a posé la question d' « un temps arrêté, contraire au deuil ». Pourtant, Jean-Luc Donnet a fait référence à la voie sublimatoire, réévocation d'un « dès le début » qui se trame entre analyste et patient... « création d'une situation analysante ».

Ne pourrait-on alors parler d'un temps, remis justement en mouvement, le temps « d'une présence en creux » au sein de la situation analytique ?

Temps arrêté ou temps mouvant, la lecture préliminaire des deux rapports avec la centralité de l'attente dans celui de Sechaud et celle, encore une fois, du « dès le début » freudien dans celui de Baldacci, m'a renvoyée au petit livre de Levinas de 1948 : *Le Temps et l'Autre* – et, pour moi, au temps de l'autre. Dans cet ouvrage de jeunesse, programmatique de son développement philosophique futur, centré comme on sait sur l'éthique comme responsabilité à l'autre, Levinas propose d'envisager le temps non comme le fait d'un sujet isolé et seul mais comme la relation même du sujet à autrui (p. 17). Pour lui, « le temps signifie ce toujours de la non-coïncidence mais aussi ce toujours de la relation, de l'aspiration et de l'attente, il se montre dans la patience de l'attente » (p. 10) et il questionne : « Le temps est-il la limitation même de l'être fini ou la relation de l'être fini... à l'autre ? » Quant à l'avenir, Levinas poursuit : « L'anticipation de l'avenir, la projection ne sont que le présent de

l'avenir, et non pas l'avenir authentique... L'avenir, c'est ce qui ne peut pas être saisi, ce qui tombe sur nous, et s'empare de nous, l'avenir c'est l'autre. La relation avec l'avenir, c'est la relation même avec l'autre. »

MOMENT FÉCOND, MOMENT SUBJECTAL

Les deux rapporteurs ont apporté dans leur conférence d'introduction, à titre d'illustration de leurs positions théoriques, des moments féconds, moments sublimatoires, de leur pratique, moments où l'analyste, inconsciemment sollicité, répond à cette sollicitation, de l'autre, le patient. Dans chacune des vignettes, l'analyste agit ou se souvient (sans savoir ce dont il se souvient) ou partage une association personnelle. Dans chaque cas, l'analyste est anxieux/se d'avoir été séduit/e ou de séduire. Et pourtant, chaque fois, ces interventions ont un effet de rétablissement de la processualité de l'analyse, à l'instant d'avant, ressentie par l'analyste comme à un moment d'impasse. Ainsi que j'ai pu le proposer, le transfert d'espace matriciel est ce qui, dans l'apparition d'une contre-processualité ou d'une antiprocessualité, va permettre, lorsqu'il trouve à se manifester, de remettre le processus en mouvement... Il apparaît sous forme de moment subjectal, moment sublimatoire, moment spécifique où un espace matriciel est là, chez l'analyste, prêt à être utilisé, par le patient (Chetrit-Vatine, 2004 *b*, p. 1752).

SÉDUCTION ÉTHIQUE

Ainsi, pour moi, que l'on conçoive la sublimation dans la cure comme débouchant sur une autocréation – « retour sur soi après un détour par l'autre » (Green) – ou comme cocréation, en élargissant le concept de copensée de Widlöcher, ou comme issue de l'activation du transfert en creux selon Laplanche, je proposerai qu'elle est dans la cure, originée dans l'analyste, séducteur de par sa fonction même (Laplanche, 1992) et tout autant donneur de sentiments, pourvoyeur d'une prime d'incitation.

Si Baldacci a pu parler, à la suite de Marion Milner, de séduction esthétique, je préférerais l'idée d'une séduction éthique. Elle serait le fait du tissage de la réévocation par l'analyste et la situation analytique, de la séduction originelle – et son quota de passion au sens bionien du terme (*love hate knowledge as curiosity*) – et de la position matricielle, position éthique de responsabilité asymétrique à l'autre ; on aurait, à côté du transfert en plein (le transfert dans son sens classique), l'imbrication du transfert en creux et du transfert d'espace matriciel (Chetrit-Vatine, 2004 *a*).

LA SUBLIMATION ET LE TEMPS DE L'AUTRE

Je voudrais retourner un instant sur le temps de l'autre. Pour moi, la sublimation se relie intrinsèquement au temps de l'autre. Cette liaison se révèle justement dans ces moments subjectaux, moments féconds, moments jubilatoires, tels que nos rapporteurs nous les ont fait partager. Elle peut aussi se révéler dans son absence, lors d'un moment perdu. Ainsi, Sechaud nous a raconté comment, lors de la première séance d'analyse, Marie arrive en retard. Marie s'est perdue. Utrilla (2005) a proposé son écoute sublimatoire du « père-dû », faisant allusion à la possible déception de Marie quant à l'avis de non-recevoir, de la part de son analyste, de « son désir homosexuel primaire ». Il est vrai que, lors des entretiens préliminaires, Sechaud, sans attendre suffisamment, lui avait demandé : « Et votre père ? » Pour Utrilla, Marie s'est sentie alors devoir faire allusion à son père alors que ce qu'elle était venue chercher chez son analyste était, en mes termes, l'assurance d'un espace matriciel, espace qui lui avait manqué tout au long de ses années formatrices, espace que son analyste va lui permettre d'utiliser par la suite, de façon tout à fait impressionnante. Ainsi, et en particulier lorsque, plus tard, elle mettra la main sur l'épaule de sa patiente, à la fin d'une séance particulièrement douloureuse pour elle, celle-ci amènera par la suite des associations liées au manque de contact physique, de caresses, de la part d'une mère froide et pas assez concernée. Elle pourra ensuite se mettre à peindre avec ses doigts à même la toile. Bleger a proposé que le cadre était le « dépositaire de la symbiose originelle », nous a rappelé Sechaud. Je dirais que le cadre, provoquant transfert en creux et transfert d'espace matriciel, est le dépositaire de la séduction éthique originaire.

Si « l'analyse par l'actualisation transférentielle relance et enrichit le travail de sublimation », un travail de création artistique solitaire, comme ce fut le cas d'Egon Schiele, évoque une sublimation fragile, alors que ce travail porte la trace d'un manque originaire de séduction éthique. Dans l'un de ses tableaux, « la mère nostalgique et l'enfant, dans un appel muet, regardent dans la même direction un objet hors champ situé sur leur gauche, objet de perspective lointain », regard de deux solitudes douloureuses sans « pointage » possible, regard sans regard, sans rencontre. Ce regard contraste justement avec le regard partagé de la mère et de l'enfant contemplant ensemble une pleine lune, dans certaines estampes japonaises auxquelles faisait référence Kitayama (1998) s'intéressant au masochisme de vie ou de mort des mères dans la tradition japonaise. É. Sechaud, elle, va pouvoir regarder avec Marie dans la même direction et pointer pour elle « l'oiseau de feu » Et, lorsqu'elle va jouer du signifiant

« Braque », Marie va se mettre à rire et ajouter : « Avec ma mère, il n'y avait de place ni pour la chanson, ni pour le rire, ni pour l'opposition... Elle était trop triste. » La dépression maternelle empêchait ainsi une séduction vivante, une séduction éthique, abandonnant son enfant à une autosexualisation bloquée, ne lui permettant pas le recours essentiel à des auto-érotismes susceptibles de transformations, à la source, dès le début, d'une sublimation réussie. Marie fait écho à l'enthousiasme de son analyste. Baldacci parallèlement a insisté, à sa manière, sur l'enthousiasme de l'analyste. J'y reviendrai un peu plus loin.

DE L'EMPRISE À LA CARESSE

Je voudrais ici introduire l'articulation emprise/caresse et, avec elle, insister sur celle reliant la sublimation et le temps. Sechaud nous a dit : « Une interprétation jaillit de ma bouche, sans aucun contrôle, une interprétation qui reprenait les mots descriptifs du geste pictural de Marie. » À la suite, elle nous montrera que Marie va pouvoir découvrir dans l'analyse qu'« elle peut s'opposer à [elle] comme elle a pu manifester à d'autres moments des désirs meurtriers à [son] égard, et qu'[elle peut] l'entendre et y survivre ». Elle a fait allusion ainsi à l'« utilisation de l'objet » proposée par Winnicott. Je dirais que le désir meurtrier est transformé par la position matricielle, dans l'enfance chez le parent, dans l'analyse chez l'analyste, en une combativité et utilisation de l'objet qui, du fait de cette position, se prête à cette utilisation. J'ai pu proposer ailleurs que, dans cette utilisation de l'objet, le sujet se subjective d'autant qu'il internalise la position matricielle, manifestation de responsabilité éthique asymétrique, à son endroit, de la part de ses objets. C'est à ce moment-là que l'emprise... devient caresse. Elle a, pour ce faire, besoin d'une approche-caresse venant à sa rencontre. « La caresse est un mode de l'être du sujet, où le sujet dans le contact à l'autre, va au-delà de ce contact... [la] recherche de la caresse en constitue l'essence par le fait que la caresse ne sait pas ce qu'elle cherche... Ce "ne pas savoir", ce désordonné fondamental en est l'essentiel. Elle est comme un jeu avec quelque chose qui se dérobe... un jeu absolument sans projet ni plan (...) avec quelque chose d'autre, toujours inaccessible, toujours à venir. La caresse est l'attente de cet avenir pur sans contenu » (Levinas, 1948, p. 82). Je proposerais que la caresse, comme mode d'être de l'analyste, se manifeste particulièrement dans ces interprétations étonnamment dénouantes. Et encore : « La caresse qui effleure dans la douleur ne promet pas la fin de la souffrance, n'annonce pas la compensation, elle a trait à l'instant même de la douleur qui alors n'est plus condamné à lui-même, qui, entraîné "ailleurs" par le mouve-

ment de la caresse, se libère de l'état du "soi-même", se trouve de "l'air frais", une dimension et un avenir » (Levinas, 1947, p. 156). La caresse, expression pure de la mouvance du temps, délivre l'emprise de son emprise ; un moment sublimatoire peut émerger.

LE TRANSFERT D'ESPACE MATRICIEL ET LA PERSONNE DE L'ANALYSTE

Baldacci nous a montré ce qui peut remettre en route la processualité, et qui n'est autre, à mon avis, que ce qui aurait dû être dès le début de l'histoire de la patiente et qui n'a pas pu avoir lieu parce que « l'objet primaire avait été trop lointain ou trop déprimé, ou parce qu'il avait disparu prématurément après avoir été trop proche ». À la veille de vacances, sa patiente, d'un ton lugubre, dit que, depuis longtemps, elle ne s'est jamais sentie aussi bien. Elle ne se souvient pas de la dernière séance. Elle insiste sur l'importance de ce souvenir, sans y parvenir. Baldacci s'interroge : « Pourquoi faudrait-il se souvenir ? » J'ai, quant à moi, entendu : son analyste doit se souvenir d'elle, alors qu'ils ne se rencontreront pas. Elle a besoin qu'il la garde dans sa tête. Or, à l'entendre parler du quotidien et formuler : « C'est sinistre ! », il peut, à partir d'une mémoire affective préconsciente dont le contenu lui est, à l'instant, méconnu, dire : « Sinistre comme à un enterrement. » Et, justement, c'est d'enterrement qu'elle avait parlé la séance précédente. Pour elle, il s'avère à ce moment que son analyste, même s'il ne se souvient pas, se souvient... d'elle. Sa confiance réassurée, elle peut parler de l'impossibilité des séparations et, dans la suite..., de son mariage prochain. Son analyste partage alors avec elle une association personnelle émanant, comme Sechaud avec sa patiente, d'un bagage culturel commun.

Jean-Luc Donnet insistera sur « le jeu analytique qui se déploie alors, à partir du signifiant enterrement, montrant ainsi l'importance de la référence culturelle, objet de pointage partagé, entre l'analyste et sa patiente ». Il soulignera la dimension du rire et du plaisir dans la séance qui, comme dans le cas de Marie, « permet de dégager, chez la patiente, un mouvement d'investigation dans lequel le plaisir de la découverte fait surmonter les résistances et élaborer le trauma de la mort du précédent analyste » et des morts multiples dans la vie de Marie.

Pour moi, le déclenchement associatif et le don de parole chez les deux analystes ont pour origine l'existence d'une position matricielle. Le transfert en creux – présence en creux, pour Donnet – et l'évocation de la séduction originnaire, tissée dans le transfert a-linéaire, d'espace matriciel, à ce moment

précis, et avec lui, le rire des patientes et leurs propres associations à l'instant libérées. Moment subjectal, moment sublimatoire, émanation de la « place » que la patiente occupe chez son analyste. C'est ce à quoi la patiente de Baldacci se réfère lorsqu'elle dit qu'elle l'a senti double : « Jusque-là, elle m'utilisait comme son analyste... Aujourd'hui elle pense qu'il s'agit aussi de moi et cela lui permet de se sentir elle-même. » Je dirais qu'elle a pu, cette fois, utiliser la personne de son analyste, définie comme ce qui, en lui, est responsable pour l'autre, celui qui a, pour l'autre, un espace matriciel. Chez cette patiente, comme chez celle d'É. Sechaud, « un sentiment d'unité retrouvée » se dégage alors.

LA SUBLIMATION OU « LA REPRÉSENTATION INVESTIE »

Baldacci s'interroge sur la valeur symbolique du don : « Le fait que ce don ouvre la parole permet que la patiente puisse dégager en elle une représentation. » C'est cette représentation qui sera investie et c'est cet investissement de la représentation qui caractérise, pour Roussillon, la sublimation (Roussillon, 2005). Kristeva a parlé de la maternité comme agent sublimatoire, comme opérant une transformation de la libido. Pour elle, « la sublimation maternelle possède la clef de la culture et fait référence à un surmoi interne non persécuteur ». Or, en écoutant auparavant Roussillon, j'avais pu entendre ses propositions comme qualifiant justement le travail sublimatoire non seulement de l'analyste mais d'une mère / d'un parent, en suffisamment bonne santé. Je reprends ses dires : « La pulsion se transforme du fait que la sexualité infantile est par définition dans l'in-satisfaction et qu'elle doit rencontrer tout aussi nécessairement l'interdit... Pour que la représentation, et non l'objet, soit prise comme but et comme objet, il faut que le sujet ait renoncé à la réalisation hallucinatoire du désir et à condition qu'il n'en reste qu'une trace... Le surmoi, jouant son rôle d'aiguillage, doit offrir une alternative à cette réalisation hallucinatoire. Mais cette représentation doit garder suffisamment de proximité avec l'objet et de plaisir lié. »

Pour moi, cet investissement de la représentation de l'objet sera « dès le début » le fait du parent / de l'analyste, le résultat de la combinaison « de la séduction et du renoncement fruit de l' "aiguillage" [à temps juste] d'un surmoi suffisamment souple » – présence combinée, donc, de renoncement et de plaisir, investissement en proximité et en bonne distance de l'objet, investissement en caresse, séduction éthique, ai-je proposé.

LE MATRICIEL : ESPACE-TEMPS DE L'AUTRE

Ainsi, je suis tout à fait d'accord avec Baldacci, affirmant que « la déssexualisation de la cure n'est pas neutralisation de la libido, mais un don de sentiment à la place de l'acte ou de la suggestion... C'est lui qui permet de retourner vers l'infantile et d'y retrouver la vitalité des débuts ». J'ajouterais que c'est lui qui vient réactiver cette séduction originaire et cet espace-temps matriciel combinés, au fondement de la capacité de sublimation – telle que Laplanche l'a définie, « dès le début », transformation des pulsions sexuelles de mort en pulsions sexuelles de vie. Séduction bien tempérée, donc, par l'éthique comme responsabilité à l'autre.

L'enthousiasme, émotions d'entrailles, vient de *enthéos*, « avoir le dieu en soi », note Baldacci. Pour Levinas, l'éthique comme responsabilité à l'autre est maternité, cri de la matrice, cri d'entrailles. Or la matrice, l'utérus – *rêhèm*, en hébreu – est la racine du mot *rahamim* qui signifie « compassion, miséricorde, générosité ». Parmi les sublimations d'exception, les sublimations fragiles et fragilisantes et le besoin insatiable de reconnaissance qui les accompagne révéleraient pour moi une introjection défaillante d'espace matriciel. Comme a conclu Baldacci : « L'auteur, le créateur cherche, dans l'enthousiasme, cette part transmise qui lui a manqué. » Comme je l'ai rappelé plus haut, Bion parlera de la passion nécessaire de l'analyste : « Rencontre transnarcissique... entre auteur et spectateur » (Bion, 1963, p. 13). Je dirais : rencontre transcendantale parce que comme la Révélation, liée à l'origine, à la séduction originaire (Laplanche, 1997) et à un espace-temps matriciel, espace éthique comme responsabilité à l'autre.

Guillaumin (2005) a proposé l'idée d'une pulsion sublimatoire, idée qui m'a renvoyée encore une fois à une petite phrase de Levinas à propos de la capacité humaine d'être responsable pour l'autre : « Je ne dis pas que nous sommes tous des saints, je dis juste que la sainteté est incontestable. » Pour lui, comme peut-être pour Guillaumin, il y aurait chez l'humain une capacité de dépassement, fondamentale, « capacité innée, spécifiquement humaine de... sublimer ». J'ai proposé que cette capacité trouve à se réaliser dans la rencontre avec des parents possédant eux-mêmes cette capacité et, le cas échéant, dans la rencontre avec un analyste... (Chetrit-Vatine, 2004 a, p. 851-853).

Avec « l'attente entre le passé et la promesse d'un futur, et... la réponse psychique de l'objet » tout aussi indispensables, la métaphore maternelle, matricielle dirais-je, a pris le dessus. Ainsi, la transformation et les destins de la pulsion apparaissent liés décidément à l'objet parent/analyste et sa capacité éthique asymétrique d'« attente en présence psychique ».

LA MORT ? LA VIE !

Patience, attente, les deux rapporteurs ont chacun terminé leurs interventions en se référant à la mort et « malgré elle à la vie ». Quant à moi, j'aimerais conclure avec l'aide de Laplanche (1999) : « La sublimation, le processus analytique ? Là où agissaient, où étaient agies les pulsions de mort, faire la place pour les pulsions de vie. » Autrement dit et à mon sens, l'analyste, comme passeur, transformateur en lui et pour l'autre, des pulsions sexuelles de mort en pulsions sexuelles de vie. « Sans doute la recherche comme la création vient de l'individu... Mais ce qui l'appelle et l'oriente, c'est un vecteur venant de l'autre » (p. 331) et encore : « La sublimation, la mutation de la pulsion quant à ses buts et ses objets va apparaître... comme la transposition de l'énergie sexuelle de mort en énergie sexuelle de vie » (p. 312). Enfin, et quant à la déssexualisation en jeu dans la sublimation et aboutissant finalement à Éros, « là où étaient les pulsions sexuelles de mort – de l'ordre de la destruction, – Éros, les pulsions sexuelles de vie, doivent advenir ».

Viviane Chetrit-Vatine
14, rue Ein-Guedi
Jérusalem 93383
Israël

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Baldacci J.-L. (2004), « Dès le début »... la sublimation. Rapport pour le LXV^e Congrès des psychanalystes de langue française, *Bulletin de la SPP*, n° 74.
- (2005), Conférence d'introduction à son rapport, cf. *supra*.
- Bion W. R. (1963), *Elements of Psychoanalysis*, London, Maresfield Library, 1991.
- Chetrit-Vatine V. (2003 a), The matricial space and the person in the analyst (article présenté au panel de psychanalyse de l'enfant), Congrès de la FEP, Sorrento, avril 2003.
- (2003 b), Séduction originaire, responsabilité à l'autre et asymétrie dans la rencontre psychanalytique, *Psychanalyse en Europe*, n° 57.
- (2004 a), Primal seduction, matricial space and assymetry in the psychoanalytic encounter, *Int. Journal of Psycho-Analysis*, vol. 85, 4, 841-856.
- (2004 b), La personne de l'analyste ou... un espace matriciel pour M. E..., *Revue française de Psychanalyse*, t. LXVIII, n° 5, 2004, 1752-1757.
- Guillaumin J. (2005), Une pulsion nommée sublimation. Communications préalables, *Bulletin de la SPP*, n° 76.
- Kitayama O. (1998), Transcience : Its beauty and danger, *Int. Journal of Psycho-Analysis*, vol. 79, 5, 937-954.
- Laplanche J. (1987), *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, Paris, PUF, « Quadrige », 1994.

- (1992), Du transfert, sa provocation par l'analyste, in *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, « Champs ».
- (1992), Séduction, persécution, révélation, in *Entre séduction et inspiration : l'homme*, Paris, PUF, « Quadrige », 1999.
- (1999), Sublimation et/ou inspiration, in *Entre séduction et inspiration : l'homme*.
- Levinas E. (1947), *De l'existence à l'existant*, Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1998.
- (1948), *Le temps et l'autre*, Paris, PUF, « Quadrige », 1998.
- Roussillon R. (2005), *Le processus et la capacité sublimatoire*, cf. *infra*.
- Sechaud E. (2004), Perdre, sublimer. Rapport pour le LXV^e Congrès des psychanalystes de langue française, *Bull. de la SPP*, n° 74.
- (2005), Conférence d'introduction, cf. *supra*.
- Utrilla M. (2005), L'impossible rêve : le sublimatoire dans l'écoute. Panel de questions aux rapporteurs du LXV^e Congrès des psychanalystes de langue française.